

## Entre félins et pachydermes Rosny et l'utopie de la synthèse

ÉRIC LYSØE

Voici bientôt quinze ans, j'essayais de montrer, dans mes *Kermesses de l'étrange*, que l'œuvre fantastique et de Rosny, comme les romans préhistoriques se fondent sur un principe unique, – un principe qui consiste à répartir l'ensemble du personnel romanesque en deux grandes classes : l'ordre des félins et celui des pachydermes. Le lecteur se trouve confronté d'un côté à des athlètes, emblèmes de la force, de la puissance génésique et du culte l'individu ; de l'autre à des individus incarnant des capacités exceptionnelles de résistance physique, mais dominés par leurs facultés intellectuelles, et notamment une affectivité toute féminine et un sens inné de la collectivité. Pour s'ériger au rang de héros, les premiers doivent lutter contre certaines dérives de leur nature carnassière. Tout en guerroyant afin de satisfaire leurs besoins en terme d'espace vital, ils ne doivent en aucun cas laisser la religion ou la science exacerber leur tendance à la violence, que ce soit à travers les sacrifices humains ou une technologie appliquée à la destruction. Les pachydermes et leurs avatars humains doivent quant

à eux se méfier de certaines conséquences de leurs habitudes végétarienne. Si le lien que leur mode de nutrition leur permet d'établir avec la nature est évidemment positif, il ne représente qu'un stade sur le chemin de l'idéal : plutôt que de se nourrir de plante, les organismes supérieurs devraient apprendre à se nourrir comme les plantes : en absorbant directement l'énergie et la lumière. Car si le fait d'être herbivore engendre des comportements pacifiques, il conduit parfois l'homme à simplement végéter, à multiplier les rêveurs pusillanimes à l'esprit hypertrophié, guettés par stérilité et la domination féminine. Félin ou pachyderme, donc, aucun modèle n'est idéal. Chaque qualité, chaque trait de caractère de l'un ou de l'autre peut au fil des temps dégénérer. Et Rosny de rêver à une merveilleuse synthèse qui devrait permettre non seulement de trouver un équilibre entre la voie carnassière et la voie végétale, mais encore, selon la logique du métissage de les faire se régénérer l'une l'autre : le félin apportant son sang jeune et bouillant au pachyderme, celui-ci insufflant un peu de sagesse et de sens de la collectivité à celui-là.

Je voudrais aujourd'hui généraliser ces propositions à l'ensemble de l'œuvre afin de montrer non seulement comment, depuis les premiers romans d'inspiration naturaliste, ce modèle structurel est présent à l'esprit de Rosny, mais encore comment il modèle les contours de certaines intrigues. Je commencerai donc par observer quelques figures de félins empruntés à l'ensemble de l'œuvre, avant de m'interroger sur cette voie végétale

### Les félins

À considérer la douce paix qui règne au sein d'une tribu primitive protégée par un troupeau de pachydermes, le narrateur du « Voyage », on s'en souvient, se prend à rêver à ce qu'aurait été le monde si la trompe de l'éléphant était parvenue à se dédoubler. Mais la réalité est tout autre : il faut se résoudre vivre dans une société de fauves. Témoin le dénommé Huriel – l'un des compagnons de route du héros – qui, après avoir « dévor[é] comme d'habitude deux kilogrammes de viandes » (RSF, 298), se voyant soudain menacé de restriction, émet une proposition pour le moins étonnante :

– On se rationnera plus tard. Si ça ne tourne pas mieux, Castor et Pollux (les deux chiens) nous fourniront quelques jours de vivres, voire de boisson (RSF, 298).

Les fauves de cet espèce abondent dans l'œuvre de Rosny, et ils ne sont pas fatalement peints sous un jour aussi déplaisant. Le héros de « La

Mangeuse d'homme » se plaît même à imaginer, comme comme celui du « Voyage » le fera, plus tard, pour les pachydermes, une forme d'évolution qui eût pu être favorable aux tigres :

...il entrevit, par quelles forces subtilement déplacées, par un peu plus de ruse encore, jointe à la terrifiante vitesse et à la musculature des tigres, par un rien d'esprit d'association, que le règne du félin eut été possible (*Résurrection*, p. 278).

De ce fait, tout comme dans les romans préhistorique ou dans les contes fantastiques, les romans et nouvelles réalistes abondent en félins de toute espèce, en athlètes au physique avantageux et au comportement exemplaire. « Le tigre et le boxeur », récit recueilli en 1904, met ainsi aux prises un redoutable « Mangeur d'hommes » et un citoyen irlandais, Murtagh, « jeune géant aux poings de fer, à large poitrine, capable de maintenir un taureau par les cornes » (FU, 113). Huit ans plus tard, « Le Lion en le taureau » met en scène un champion plus étonnant encore :

il portait sur les épaules une longue chevelure jaune fauve, montrait un grand visage roux avec des yeux énormes, une bouche armée de canines aiguës et laissait croître à ses doigts dix griffes pointues qui eussent aisément déchiré un bélier ou même une génisse (MO, 348).

Et en 1931, *Au château des loups rouges* fait se dresser des félins tout aussi redoutables parmi les ravisseurs comme les sauveteurs de la belle Denise de Morneuse...

Dès 1886, dans *Nell Horn* on rencontre des héros moderne du même genre. Il suffit de songer par exemple à ce curieux personnage surnommé « l'Oiseau du bagne », et qui dans son « gernesey superbement rouge » (p. 11) dessine comme une tache sanglante au milieu des innombrables affrontements qui opposent l'Armée du Salut à ses adversaires. Véritable *cœur de lion*, il sait à merveille prêcher le courage par l'exemple :

Son torse rouge dominait la bataille, ses yeux circulaires restaient largement ouverts devant la frénésie des coups ; il ne portait jamais à faux, toujours visant, imperturbable malgré sa soif de vengeance.

Mais une grosse canne s'abattit sur son crâne. [...] Il tomba. Une ignoble grappe de « rudes » roula sur lui, martela sa face, lui cassa le nez. Il se releva, du rouge plein les cheveux et les joues, frénétique, farouche, frappant à travers les coups, faisant craquer des mâchoires (18).

Si éthérée, si pénétrée soit-elle du sentiment de mysticisme, Nell Horn elle-même se sent bientôt gagnée par ce courage et cette ardeur physique, au point de s'opposer violemment à des gamins érigés au rang de fauves et de révéler certains dessous rouges, comme autant de manifestation d'une

nature secrètement carnassière :

Nelly livra vaillamment bataille aux petits monstres. Sa robe de serge, achat de pièces de cuivre péniblement amoncelées, devint une ruine, montra par des trous béants la jupe de flanelle rouge qu'elle recouvrait. Elle la vengea. De forts coups de poing, elle écartait la vermine, mais toujours les gamins revenaient, surtout un fauve de treize ans, une tête de geôle, qui encourageait les autres (19).<sup>1</sup>

Il s'ensuit que l'ensemble de l'oeuvre témoigne d'un véritable culte pour les activités physiques. En 1904, la seconde partie de *La Fugitive* rassemble vingt-trois récits recueillis sous le titre évocateur de « Contes sportifs ». Rosny y exalte les qualités des musculatures puissantes qu'on voit triompher dans les spectacles de cirque, à la corrida ou aux épreuves de vaches landaises. Tel est également la religion que professe le narrateur du Lion, court roman recueilli avec Nymphée en 1909<sup>2</sup>.

Qui ne garde au fond de soi quelque chose de cette âme qui précipitait les Romains vers le cirque ? Ce n'est pas seulement, comme je l'ai si souvent prétendu, de la férocité ; il s'y mêle un instinct longtemps indispensable, une admiration et un,e curiosité de la force, qui n'ont pas pour principe la cruauté, mais plutôt l'amour de la vie, de la vie magnifiée et courageuse (Nymphée, p. 215-216)

Si toutefois le sport fascine Rosny, c'est en général parce que sa pratique témoigne d'une subtile alliance entre la force brutale et l'intelligence. La boxe, par exemple, n'est pas seulement une forme d'exercice musculaire. C'est également une science qui permet à l'homme de triompher, même à mains nues, du tigre le plus formidable<sup>3</sup> – ou encore à tel petit Anglais de prendre l'avantage sur un colosse français trop confiant en sa stature d'athlète<sup>4</sup>. C'est cette intelligence du combat, cette maîtrise des coups qui permet au compagon de Nell Horn, L'Oiseau du bague, de triompher un temps d'adversaires supérieurs en nombre. L'interaction de l'esprit et du corps offre à l'homme d'accéder à cette emprise sur les choses – position dominante dont le héros de « La Mangeuse d'hommes » montre qu'elle a échappé au tigre par manque de ruse ou d'esprit d'association. Telle est également la leçon qui se dégage du « Tigre », autre nouvelle « sportive », recueillie en 1898 dans Un autre monde. Reçu en Malaisie par un hôte

- 
1. <sup>1</sup>On le voit, l'adversaire de l'héroïne – une « tête de geôle » – est visiblement un fils spirituel de l'Oiseau du bague...
  2. <sup>2</sup>Préoriginale: Le Nouveau Magazine, décembre 1909, p. 33-63.
  3. <sup>3</sup>« Le Tigre et le boxeur », La Fugitive.
  4. <sup>4</sup>« La Leçon d'anglais », La Fugitive.

hollandais, Charles Maurage – l'un des personnages récurrents des contes de Rosny – découvre dans un habar un superbe vélo de marque américaine. Cycliste accompli, il ne peut résister au plaisir d'une petite promenade... dans la jungle. Par malchance, lors d'une halte rêveuse en plein cœur de la forêt, il est surpris par un tigre. Sans arme, le protagoniste ne voit qu'une façon d'échapper à la domination du félin : fuir, c'est-à-dire non faire preuve de lâcheté, mais battre l'animal sur son propre terrain, la vitesse. Une course folle ainsi s'engage entre la bête et héros, ce dernier triomphant au bout du compte grâce à ce parfait produit de l'intelligence humaine, la petite reine, dont le narrateur entend bien démontrer qu'elle offre à nos semblables d'accéder à un nouveau stade du développement et de prendre enfin place « parmi les plus rapides bêtes terrestres » (p. 295)

Ce rôle quelque peu démesuré attribué ici à la bicyclette traduit bien le souci... d'équilibre qui guide inlassablement Rosny. Trop de technologie tue le muscle : un modeste vélo prolonge le corps de l'athlète, là où des mécaniques ou des raisonnements trop puissants risquent de l'anéantir. Telle est évidemment la leçon de « La Bataille » où l'on voit la force ancestrale triompher de l'armement le plus sophistiqué, mais également certains de ces contes « sportifs » où l'impulsion instinctive donnée au corps l'emporte sur les atermoiements de la raison. « Le Courage » fait ainsi triompher la bête un peu stupide. Une femme vient d'échapper à la noyade. Contre toute attente, elle va accorder la préférence à celui qui s'est sans réfléchir jeté à l'eau pour elle, alors même qu'il ne savait pas nager, et non à celui qui elle-même l'a sauvée, mais n'a plongé qu'en second... « Le Divorce » obéit à la même logique. Durant un naufrage, un époux laisse à un tiers le soin de sauver sa femme ; cette dernière divorcera pour épouser son champion. Toute forme d'activité intellectuelle menace donc d'étouffer les facultés physiques. C'est évidemment le cas de la science, mais aussi, bien sûr celui de la religion. Comme chez l'homme préhistorique, les croyances, les tendances mystiques deviennent dangereuses dès l'instant où elles prennent le pas sur les réalités tangibles et physiques. Tant que l'engagement dans L'Armée du Salut ne conduit pas à vivre en pur esprit, tant qu'il permet de jouer de toutes les ressources de son corps, fût-ce au cours de ces batailles rangées qu'on évoquait tout à l'heure, Nell Horn ne connaît pas de véritable déchéance. Mais tout bascule, sitôt que triomphe l'hystérie religieuse :

Sous le grand « bac à charbon », sa face mince, de pâleur mortelle, effrayait.  
Les yeux vivaient cette pâleur : ils consumaient une force immense,

grandissants, beaux, sinistres. Quand elle s'animait, que sa voix ne se brisait point, elle avait une grande autorité sur les Salutistes. Si mince, elle semblait presque une âme. Elle effarait. L'effarement du peuple se résout souvent en moquerie. Elle ne pouvait souffrir la moquerie, se fâchait, oubliait Christ et Salut (23).

Pousser de la sorte à négliger les valeurs qu'elle entend défendre, Nell ne connaît plus qu'un équilibre précaire. Il suffit que sa voix se casse pour qu'on fasse « risée d'elle » (23) – ou encore que soudain une lumière trop vive tombe sur elle :

Elle était là, toute haute, à supplier les pécheurs, resplendissante de mysticisme, quand soudain, derrière elle, on alluma un grands bec de gaz.

La lumière, en jaillissant sur sa silhouette, la dissipation brusque de la demi-ombre qui l'encadrait mystérieusement fit cesser le charme. Un rude enroué cria :

– Voilà un paquet d'os !

Même lorsqu'il ne détruit pas le corps, le fanatisme religieux conduit le sectataire aveugle à une férocité, une destruction inutile. Il fait ainsi se retourner la force physique contre elle-même. Ainsi en va-t-il pour Sirius, le molosse fidèle, lorsqu'il devient un « fanatique de la force ». Serviteur zélé d'un maître dont le cathéchisme célèbre « l'avenir animal de l'homme », il le trahit sitôt que son maître, seul dans une vaste plantation et bientôt sans munition, se trouve assiégé par un jaguar monstrueux. Voilà le chien qui se met à attaquer les animaux du domaine et bientôt se fait le complice du félin, par simple « mystique de la force » (*La Vampire de Bethnal Green*, p. 198).

Sans cesse menacé par l'évolution et le développement des facultés intellectuelles, le félin s'impose malgré tout comme un modèle privilégié. L'adjectif « fauve » en témoigne, lui qui revient régulièrement sous la plume de Rosny, qu'il s'agisse d'évoquer une couleur ou le difficile struggle for life que le narrateur de Nell Horn décrit, précisément, comme « la vie fauve » (p. 55). La figure du pachyderme se fait elle beaucoup plus discrète, mais c'est dans la mesure même où, on l'a dit, elle n'est qu'une des incarnations possibles de cette grande voie végétale qui, seule, s'offre comme véritable alternative à la morale carnassière du tigre. C'est aussi bien sûr parce qu'il est plus facile de faire surgir des images de mammoths dans un décor préhistorique que sur les pavés de Paris. Rosny s'amuse d'ailleurs de cette difficulté dans *Le Bilatéral* dont l'incipit s'ouvre sur cette image caractéristique, celle d'un félin d'espèce particulière, le lion de Bartholdi, monument de la Défense nationale et

inauguré place Denfert-Rochereau en 1880 :

Le noir Lion de la Défense, accroupi, plus énorme dans la brume fabile, ses gros muscles vernissés par une condensation de vapeur, rêvait là sur son piédestal (1).

L'image, sur laquelle le texte revient à plusieurs reprises<sup>5</sup> est pour le moins paradoxale. Elle se découvre même une portée ironique, si l'on accepte de considérer qu'à la différence de *Nell Horn*, dont l'intrigue sous-tend, on y reviendra, une forme de réflexion sur le destin des félins, *Le Bilatéral* peut être interprété comme une ample analyse des vertus et dangers de la voie végétale et de la morale pachyderme. De même que ce Lion de la Défense, témoignage singulier de résistance – puisqu'il renvoie à la défaire de 1870 – les diverses figures de félinés qu'on croise dans le roman sont à prendre en réalité comme des anti modèles. Un jour, tandis qu'elle se laisse berner par la court assidue que lui fait le « petit » Laramée, la belle Ève Ravière, de croise des chats en chaleur, « deux formes véloces, apparaiss[ant], disparaiss[ant], dans le jeu féroce, la chasse brûlante de l'amour félin » (61). Mais ce n'est là qu'un signe avant coureur du dépit qu'elle tirera de ce flirt insignifiant pareille à « une bestiole dans l'ancre des fauves » (94). De même les pauses de grand carnassiers que prennent certains révolutionnaires, cdertianes anarchistes à l'instant d'affrontements avec leur semblables ne son qu'illusoire. « La large main d[e] fauve » (69) que brandissent les uns, la « clameur folle, inhumaine, de fauves lâchés » (248) ou encore le « rauque rire de furie carnassière » que font entendre les autres, les bagarres enfin qui, selon le cliché rosnyen, font que « les mâchoires craqu[e]nt » (481): tout n'est ici que simulacre. Pareil au lion de Bartholdi, les révolutionnaires ne sont que des erzats de fauve<sup>6</sup>. Tout à manger non de la viande mais « une croûte de pain », tout à boire non du sang, mais « un verre d'eau rougie » (182), ils se laissent « mat[er] » par les femmes (183) et surtout retrouvent devant la police, elle visiblement carnassière, leur « instinct lamentable d'herbivores » (260). Ils ont beau ressembler, tel l'anarchiste Malicaud, de « beau[x] barbare[s] » (428), ils descendent en réalité d'une mère aux « yeux d'herbivores » (391). Pire encore, après s'être fait passer pour des fauves en amour, ils se révèlent non seulement comme des nabots accompagnés de femelles domainatrice, mais encore comme de paisibles bovidés. Ainsi, à peine a-t-il quitté Ève, le « petit » Laramée – dont le père

---

5. <sup>5</sup>p. 2, 84-85, 86, 97, 164

6. <sup>6</sup>Voir par exemple le groupe décadent du « Léopard des Batignolles » 190

Ravière sait bien qu'il est « mou comme une chique » (104) – se laisse accoster par une prostituée aux allures pour le moins révélatrices :

Un soir qu'[Ève] quittait Laramée, [...] une idée espiègle lui vint de le moucharder, et furtive, elle revint sur ses pas. [...] Son étonnement fut terrible. À quelques mètres, lui tournant le dos, se tenait le petit homme, abordé par une vaste impure rauque. [...]

– Combien ? Dit enfin Laramée.

Ils marchandèrent. Puis une pause, un consentement, le martelage des pas. Ève avança la tête, et une écharpe de lumière découpait la lourde femme, péniblement juchée sur des bottines oscillantes, et le petit homme qui la suivait.

– Elle a au moins quarante ans, pensa la jeune fille. [...]

Elle se mit à rire, car c'était comique ! Et Laramée faisait un drôle de polichinelle derrière la grosse vache (109)

On comprend qu'à force d'entendre les histoires distillées par un tel entourage, le héros, Hélier, dit « le Bilatéral », ait pu durant son enfance s'imaginer les bovidés comme autant de félins:

Et les boeufs, leur attitude pacifique, pour l'enfant devenaient des bêtes de mystères [...] Aux beuglements surtout, il croyait ouïr la voix des lions (337-338).

Ève Ravière ne s'apparente-t-elle pas en vertu du même principe à une « chevrette fauve » (245)?

Au milieu de ce « bétail humain » (90, 168), de ces « moutons » (46), déguisés en tigres, quoique vêtus parfois de « veston[s] d'éléphant » (51), émergent cependant deux nobles figures de patriarche. Le premier est Ravière, le père d'Ève. Bonhomme trapu, à tête épaisse, et à « pesants souliers à clous » (127), le personnage emprunte non seulement sa morphologie mais encore ses prédispositions intellectuelles au proboscidien légendaire. Ennemi de la « nue destruction » (124), c'est un « constructomane » (122), toujours à échaffauder des plans utopiques, mais c'est surtout un « collectiviste » convaincu (125) et comme tel un être tout aussi attaché au bien de la communauté que le furent, selon Rosny, les mammoths aux temps de Vamireh ou du Naoh de *La Guerre du Feu*. Sa seule présence dans les rues de Paris engendre d'ailleurs parfois d'étranges images de pachyderme:

Sur le pavage de la chaussée les grêles lignes du railway scintillaient mystérieusement, un fardier rampait appesanti comme un hippopotame (133-134).

C'est toutefois le Bilatéral lui-même qui incarne le plus visiblement les



qualités du pachydemre. « Grand, ballottant, la figure douce sous un chapeau tuyeau » (1) qui lui fait comme une trompe, il possède la « force tranquille » (427) du grand mammoth, « les yeux d'une tranquillité tout humaine et d'une douceur qui convenait à la largeur de ses épaules » (174). Vivant comme au ralenti, c'est un « évolutionniste » particulièrement apprécié de Ravière. Car il sait se mettre en communion étroite avec « les métamorphoses séculaires du firmament, la précession des équinoxes » (141), les rythmes démesuré du cosmos (voir p. 369), les grandes étapes de « la confuse genèse anthropologique » (142). Cette aptitude à dominer les grands cycles temporels inspire au personnage une conception du socialisme bien différente de celle que prônent la anarchistes. Il ne croit pas que l'époque soient mûre pour une répétition de 1789 (voir p. 458). Sa sagesse consiste à attendre, à faciliter les mécanismes de l'évolution quitte à témoigner d'une patience qui insupporte les autres révolutionnaires et s'étend bien au-delà de la seule morale politique : lent en amour<sup>7</sup> comme en philosophie historique, il attendra d'être en parfait accord avec la nature avant d'avouer son amour à la brûlante Ève. Débarrassée de tout caractère dramatique, sa relation avec le temps ainsi préfigure celle que l'on rencontrera auprès du pachyderme dans les romans préhistoriques. Ce n'est évidemment pas un hasard si les fresques que brosse le héros le conduisent à célébrer à plusieurs reprises de grandes figures d'herbivores, qu'il s'agisse des boeufs sacrés du Sérapeum (266), des éléphants de Stratobatis (364), ou encore des premières manifestations de l'art préhistorique :

Voilà que l'Art naît, de timides esquisses d'enfant, des choses délicieusement inhabiles, et peu à peu [...] c'est une éclosion déjà merveilleuse, le Mammoth, le Renne, l'Homme, en poses nettes [...]. Puis la statuaire, les formes humaines découpées dans le bois, la touchante Vénus impudique... Enfin, survient la formidable race dominatrice de ces époques, le type Cro-Magon, son capace crâne de type long, race de muscle et de cervelle, victorieuse aisée du fauve (143).

L'histoire que conte la petite Jeanne, fille du Bilatéral, à peu près au milieu du roman, a donc valeur de mythe. Elle illustre le triomphe magistral du patriarche proboscidien sur les fauves de toute espèce :

Y avait une fois... une petite fille et un petit garçon... et leur papa leur avait défendu... défendu de sortir de leur jardin... et d'aller dans la camapgne... et un jour, ils étaient sortis du jardin... [...]

---

7. <sup>7</sup>Ce pinit le vrapproche de Ravière qui, bien que « stupéfait [...] des lenteurs du Bilatéral » se sait être « lui-même un hésitant en amour » (490)

Y avait des bêtes partout... on voyait leurs yeux... et les bêtes criaient... et tout à coup un lion cria...

Tous [...] se penchaient, écoutaient le conte, l'intervention du bon éléphant qui exterminait le lion (272-273)...

Le Bilatéral ne se contente pas toutefois d'être comme son modèle le pachyderme un ennemi de la gente féline. S'il se dit exaspéré par le lion de Bartholdi (2), si les chats l'irritent par « leur magnificence barabare de carnivores » (321), c'est avant tout parce que son mode de vie l'éloigne radicalement de la férocité, de l'individualisme des grands fauves. À l'instinct destructeur, qui ne peut guère conduire qu'à l'échec d'une « pouilleuse Révolution sanglante » (458), ou à « l'atroce gaspillage » de la Commune – « épouvantable fureur de la vie contre la vie » (403) – il oppose une morale visiblement empruntée au modèle végétal. Buveur de café, sorte d'essence végétale (266), réfléchissant au problème de photophonie<sup>8</sup> (488) et donc à ces sciences de la lumière qui caractérise si bien les plantes, il connaît les secrets les plus intimes de la flore printanière. C'est ainsi par exemple qu'on le voit procéder à un étonnant effeuillage destiné à révéler à Ève Ravière, jeune et bouillante « Vierge », le profond mystère de la féminité:

Une fleur croissait dans l'herbe, à portée de main ; il se baissa, la cueillit et se tourna vers la jeune fille.

– Et bien ?

– Prenez cette fleur, examinez-la, attentivement.

Ève regarda : c'était une fleur jaune, de moyenne grandeur, sans caractère spécial. [...]

– Elle ressemble à toutes les fleurs, balbutia Ève. Où voulez-vous en venir ?

À ceic. Supposez un botaniste... oh ! Un bien petit botaniste... il y verra dans cette fleur, un monde... Tenez, ces étamines, ce style, ce renflement au bas du style qu'on appelle l'ovaire, et le travail infini de la nature pour assurer la vie, car un atome de cette poussière jaune tombant sur le sommet du style y grossira, crèvera son enveloppe, s'allongera pour pénétrer jusqu'aux semences renfermées dans l'ovaire, fécondera ces semences. [...]

Tout en parlant, il enlevait délicatement la corolle, la déployait, couait de l'ongle de son pouce le calice, mettait à nu l'ovaire, puis, les vestiges de la plante aux doigts, de la poussière jaune de pollen adhérent à sa redingote, il regarda la jeune fille.

---

8. <sup>8</sup>En mars 1880, Graham Bell et Summer Tainter son associé mettent au point un procédé et une machine – le *photophone* – permettant de créer entre les ondes lumineuses et sonores des interférences susceptibles d'altérer une surface couverte de sélénium. Celle-ci peut alors recréer la parole émise par le bais d'un téléphone sans nécessiter de liaison par le biais d'un fil téléphonique.

– C’est très joli ! Dit-elle (175-176).

On comprend qu’un tel personnage ait, durant sa jeunesse, été bercé par les vers de Delille, l’auteur charmant et fort peu révolutionnaire des *Jardins*<sup>9</sup> ! Mais l’on comprend surtout que le roman abonde en considérations sur la vie végétale<sup>10</sup>. Certains arbres n’ont-ils pas une écorce « couleur pachyderme » (117), des « grosses têtes » (119) comme celle de Ravière ou du Bilatéral, lequel, visiblement, appartient au monde des hautes fûtaies :

[Ève] vit [Héliér], lent comme les grands arbres, grave, large, les traits lourds mais nobles, la chair saine, et elle entendit s’élargir sa voix profonde, résignée, bonne, d’un doux optimisme ; et même sa démarche oscillante, à présent, lui semblait délicieuse d’abandon, avec quelque chose d’inexprimable qui lui prenait le cœur (502)<sup>11</sup>.

Lié aussi étroitement à l’ordre végétal le Bilatéral est comme les arbres tributaire de deux forces élémentaires : l’eau et la lumière qui dispensent vigueur et énergie à tout son entourage la vie végétale :

... à l’heure oblique, quand [...] le disque jaunissait déjà dans la fournaise, [les premiers] jours [de mars] étaient une béatitude. Alors, les ras gazons des jardins, d’un tendre vert jaune sous les faisceaux tièdes, tenaient des silhouettes immobiles, des profils ramusculaires à tiquetis bourgeonnant, tout vagues, des troncs noirs où allait, ruisselait l’impétueuse genèse liquide, et les buissons téméraires se vêtaient d’un floconnement translucide comme une semaille de néphrélites dans la déclinante lumière. Et sur les vitres, les fontaines, l’eau des bassins, les voitures, le fleuve, les lueurs réfléchies avaient un air de jouvence, quelque chose de la palingénésie du cambium saillissant sur la pellicule terrestre (89-90)

Ève, à mesure qu’elle profite des enseignements d’Héliér, se trouve ainsi non seulement baignée de lumière, mais encore réceptive aux atmosphères pluvieuses. L’eau et le soleil mêlés changent la jeune plante anémique qu’elle est, atteinte de chlorose, en fleur robuste quêtant les derniers rayons du soir et la douche revigorante de l’averse :

La vitalité d’Ève, déclinante, eut vers ce temps son reflux, l’ère tonique qui trempe un être féminin. La chlorose recula [...]. Allègre, dans une admirable renaissance électrique, elle avait une mélancolie pourtant, mais nullement celle qui tue.

---

9. <sup>9</sup>Voir p. 266.

10. <sup>10</sup>Voir p. 4-5, 83, 157, 168, 177, 179, 213 et *passim*. (isoler les références à l’art)

11. <sup>11</sup>Le Bilatéral, p. 502. On notera que le premier amoureux qui déclare les sentiments qu’Ève Ravière lui inspire porte un nom révélateur qui en fait un prototype du Bilatéral: le « petit » Laramée – la ramée –

Les crépuscules redoutables, ces minutes où trépassé le spectre solaire [...], lui semblaient consolants maintenant. Elles montait les voir agoniser, près du Moulin rouge [...]. Même les pluies, les firmaments aux nimbus tremblants et phosphorescents [...] elle y trouvait des délices, devenait hydrophile (361)

La voie végétale on le sait est naturellement favorable aux femmes. Et l'on ne s'étonne guère de voir Ève régulièrement se disputer avec le Bilatéral – réactionnaire de ce seul point de vue – sur la question de l'égalité des sexes. Car si la jolie fille fait preuve parfois de l'énergie, de l'emportement d'une sauvageonne voire d'un fauve, elle reste avant tout fille de pachyderme et comme telle liée, elle aussi, à l'ordre aquatique et végétal, saisi non plus sous la lumière virile du soleil, mais sous celle, à la chimie infiniment plus subtile de l'éclairage nocturne :

La sensation du songe [...] d'anti-pesanteur, où le corpsz impondéral flotte, nage aux échancures des montagnes, sur la pureté des falaises, entres des [...] flèches de temple, des contreforts de cathédrale, elle l'avait (etc., 81-82).

En se découvrant de la sorte, sous les jeux de l'eau et de la lumière combinés, les allures d'une entité vaporeuse, l'héroïne préfigure toutes les femmes que Rosny se plaira à mettre en scène par la suite, et dont j'ai montré ailleurs qu'elles étaient soeurs des créatures fantastiques : xipéhuz, Variant et autres Moedigen<sup>12</sup>. Il n'est pas jusqu'aux « filles de la plèbe anglaise » (« Chevaliers boxeurs », Résurrection, 171) qui ne soient des créatures anadyomèdes et « sortent de l'onde, leurs yeux étonnants, leur tête d'Aphrodite innocente, leur doux col si noble » (ibid.). Et de même qu'il se plaît au contact de l'eau, l'organisme féminin aime à se nimber d'une douce clarté, jusqu'à engendrer parfois une formidable lumière. Il suffit pour s'en convaincre de songer à ces merveilleuses créatures que couronne « le sombre feu [d'une] chevelure » (« La Capatation, Résurrection, p. 200; voire aussi, par exemple, « Le Bon Domestique » dont la la patronne est « illumin[ée] par] une énorme chevelure », Assassin surnaturel, p. 106) ou encore à Hélène de Fombreuse, « éclairée par la torche blonde de ses cheveux et la flamme écarlate de sa lèvre » (« Le Quinquet, La Mort de la Terre, p. 297). C'est que toute ces femmes sont autant d'incarnation de la voie définie par le pachyderme et que toutes sont liées plus ou moins explicitement aux mondes des plantes. Leurs cheveux notamment tout en diffusant une extraordinaire lumière sont des forêts sombres ou des champs de blés en réduction Ici c'est une simple fillette

---

12. <sup>12</sup>Voir « « Rosny aîné ou le fantastique à pied d'oeuvre », Orante, n° spécial Rosny aîné, 2006, à paraître.

dont les cheveux longs font « comme une végétation brillante (Résurrection, 233), là c'est une jeune défunte « étendue dans la brousaille magnifique de sa chevelure » (« La Petite Aventure », La Mort de la Terre, 134). Il n'en est guère qui ne soient, à l'image de Denise de Morneuse, d'antiques et lumineuses divinités agricoles :

[Elle] semblait une fée blonde, une fée des forêts gauloise, ou encore une jeune druidesse à la faucille d'or. Une lueur s'élevait d'elle, de la chevelure tissée de lumière d'aurore, de fils de la Vierge, de cocons dorés (Au château des loups rouges, p. 7)

Si de la sorte Le Bilatéral anticipe sur l'inflexion que donnera Rosny aux incarnations les plus souvent féminines de la voie végétale la lune, il annonce également cette passion du juste milieu, du mélange et du métissage, ce rêve d'harmonie du félin et du pachyderme que j'ai proposé de considérer comme pierre de touche de l'oeuvre fantastique. Ce que reproche le plus souvent Hélier à ses camarades révolutionnaires c'est d'avoir le « cerveau unilatéral », de se cantonner dans les extrêmes. On le surnomme précisément le Bilatéral parce qu'il refuse les discours trop nettement tranchés comme les comportements inconciliables<sup>13</sup> :

Nom de Dieu ! gronda-t-il. Et penser qu'il y a des multitudes de braves âmes comme vous qui ne voient que du blanc et du noir. Rien que du blanc et du noir ! Eh ! Citoyens, le complexe, c'est du gris, toutes les nuances du gris ! (3)

Si la volonté collective, l'esprit de coopération échoue autour de lui (8), c'est précisément parce que ceux qui défendent les valeurs de la communauté érigent leur position en dogme. En lutte contre la « calotte » l'anarchiste finit par se faire le défenseur d'une religion tout aussi intransigeante, avec ses victimes propitiatoires et ses « apôtres[s] à voix de cuivre » (263). La solution n'est pourtant jamais dans les extrêmes. Aussi le Bilatéral n'emprunte-t-il qu'une partie de sa philosophie au pachyderme. Il maintient par exemple l'inégalité entre les sexes et se réjouit de rencontrer une jeune femme dont le caractère un peu fauve, lui est complémentaire et lui confère une vigueur nouvelle. Car, comme le veulent les théories d'Hélier, Ève Ravière ni toute blanche, ni toute noire tient à la fois du félin et du pachyderme. Qu'en compagnie du « petit » Laramée, elle se plaise à contempler le merveilleux langage gestuel des muets (162), fait d'intelligence et de muscle montre bien qu'elle est sans le savoir à la recherche d'un secret équilibre. Apparenté au sentiment

---

13. <sup>13</sup>C'est bien pourquoi sa belle-mère le dit « doux comme un agneau et fort comme un lion » (332), incarnant de ce fait simultanément les voies végétale et carnassière.

qu'imposeront dix ans plus tard les merveilleux ballets aquatiques de Nymphée, cette harmonie traduit de façon exemplaire dans la plante symbolique qui orne chapeau d'Ève et que la petite Jeanne décrit comme une « grande fleur rouze » (274), et donc comme la synthèse miraculeuse du végétal et du sanguin.

Ce principe de mise en scène qui consiste à fonder l'intrigue non seulement sur les deux grandes voies de l'évolution, celle du félin et celle du pachyderme, mais encore sur les interactions de l'un et de l'autre ne sont évidemment pas propres au Bilatéral. On les retrouve dans toute l'oeuvre, non seulement dans les romans préhistoriques et les contes fantastiques, mais encore dans bon nombre de récits réalistes ou d'histoires sentimentales. *L'Initiation de Diane* peut être lue de la sorte comme un jeu de chassés croisés entre le monde des lions et celui des plantes. « Aussi belle et fière que l'Anadyomène » (156) l'héroïne, dépeinte à l'origine comme sauvageonne et carnassière<sup>14</sup>, y finit par rejoindre le clan végétal<sup>15</sup> alors que Guy de Roucheynes, amoureux transis au patronyme révélateur<sup>16</sup> – roux chênes – s'éprend, lui, passionnément, de la jolie Harriett, Australienne pleine de vie dont « la boucher écarlate s'ouvr[e] sur [des] dents de jeune louve » (144).

Ce principe d'échange et les interrogations qu'il suscite caractérisent l'oeuvre depuis l'origine. Il ne modèle pas seulement l'intrigue du Bilatéra, mais encore celle de *Nell Horn*. En effet, le premier roman de Rosny n'apparaît pas seulement comme une mise en garde contre les dangers du mysticisme. Il organise toute sa matière romanesque autour d'une réflexion sur instincts carnassiers et définit ainsi le premier volet d'un tableau que viendra compléter Le Bilatéral. Curieusement, l'intrigue préfigure assez bien celle de *La Jeune Vampire*, longue nouvelle parue en 1920. Dans ce dernier texte, on s'en souvient, Evelyn Grovedale, envahie par une entité surnaturelle à la faveur d'une maladie qui l'a laissée en état de mort apparente, se comporte en émule de Dracula. Elle devient un danger pour tous ceux qui l'approchent. C'est ainsi que pour l'avoir épousée, un brave garçon, James Bluewinkle, « jeune homme bâti en

---

14. <sup>14</sup>Elle est décrite dès la première page comme « une machine de séduction [...] achevée par la masse sauvage des cheveux et des dents de jeune louve (p. 11)

15. <sup>15</sup>À la fin du roman, l'allégresse de Diane se mêle « d'on ne sait quelle répugnance à manger de la chair [...] : ces aliments figur[ent] trop la souffrance des animaux et la férocité des hommes » (p 151).

16. <sup>16</sup>Avant que le mariage fasse d'elle une froide (?) de Frigeuse, Diane est née Flamwell, et donc marquée par la *bonne* lumière, la bonne chaleur de la *flamme*.

luteur » et « doué d'un estomac de lion » (RSF 395) voit ses forces vitales dépérir. Tout rentrera dans l'ordre lorsqu'à la faveur d'une nouvelle crise où tous croient la voir trépasser, elle retrouve sa nature de tendre et douce jeune fille. L'évolution de Nell Horn est quant à elle exactement inverse : après s'être conformée trop rigoureusement à la morale du pachyderme, l'héroïne se verra peu à peu imposer les règles de vie propres au fauve. Prototype de l'Ève du Bilatéral, elle procède pourtant à l'origine d'un savant dosage et associe les éléments caractéristiques de l'une et l'autre voie. « La face illuminée par l'éclatante ténèbre de ses yeux » (4), elle s'enveloppe d'un « long ulster jaune » (2) et s'impose d'emblée comme une tache de lumière vibrant « au fond de la pelouse, à la lisère d'un massif sombre » (1). La « lumière pâle » qui tombe « largement parmi le “ray-grass” » (5) convient parfaitement à sa « beauté triste », tout comme l'ornement couronnant son « chapeau de paille ambrée » (6) : une fleur pourpre, soeur de celle que porte la fille Ravière. Femme-planté, Nell Horn est donc également secrètement sanguine, secrètement carnassière, trait que confirme sa mise, lors des batailles rangées où on la voit lutter dans les rangs des Salutistes. À force de militer au sein de la Salvation Army, l'héroïne sombre toutefois dans le mysticisme et perd tout de sa nature féline. Elle devient quasiment végétarienne, le fumet de la viande fait courir « un frémissement de dégoût [...] dans ses narines amincies par la douleur (51). Et vici elle tente d'en manger, c'est pour sentir « son estomac se tor[dre] », et voir tomber « un morceau qu'elle port[e] à [l]a bouche » (52). Elle tombe ainsi rapidement malade. Sa « chair [...] se plomb[e], elle ressembl[e] déjà à une chose minérale » (58), de sorte qu'à l'hôpital, les médecins la donnent bientôt pour morte et entourent son lit du paravent rituel destiné à isoler l'agonisant des autres patients. Mais durant la nuit où chacun croit qu'elle va trépasser, Nell revient miraculeusement à la vie, saisie par une soif impérieuse. On lui donne un peu d'eau, puis de l'alcool ÷ une « mince gorgée de Porto violet » et surtout « verre de bière noire » (69) qui « tripl[e] » son « vorace appétit » (69). Telle Evelyn Grovedal, Nell Horn va ainsi peu à peu changer de nature. Sa métamorphose sera cependant beaucoup plus lente que celle de la jeune vampire. Durant une longue période, elle semble retrouver son équilibre d'origine, participer d'une nature tout à la fois carnivore et végétale :

Ses poumons rajeunis versèrent un beau sang vermeil dans ses jeunes artères.  
Elle fut alors une parfaite fleur humaine, amoureuse de la lumière, respirant  
jåoyeusement l'air pur, en plein principe vital, peu à peu développée pour une

magnifique fécondation (81)

Si elle refuse désormais d'écouter les porte parole de la religion, elle sombre cependant dans une autre forme de mysticisme. Une tireuse de carte lui prédit qu'elle rencontrera bientôt un bel étranger. Et voilà que pour tromper son attente, la malheureuse, « avec les ardeurs sombres de sa complexion, [...] tomb[e] dans la supersition » (107). Elle reste un temps encore une jeune fille athlétique, capable de défendre sa virginité à coups de poings (114); un temps encore, sa nature, profondément « fibreuse » (67) se voue au culte de la lumière (104). Mais le ver est dans le fruit : refusant Andrew Greyson et son « teint frais de porcelaine » anglaise (113), Nell se voue au culte de « l'indécis Étranger » (112). Elle finira lier son desrin avec un Français de passage, un grand brun dénommé Juste. Et une fois de plus l'évolution qui s'accomplit alors en elle est très progressive. Le prénom de son amant en témoigne, l'aventure de la jeune femme suit un temps cette voie médiane dont Rosny vantera bientôt les mérites dans son oeuvre fantastique. Les jeux de la lumière baignant amoureusement la végétation répondent à quelques lignes d'intervalle aux festins de carnivores :

Un gracieux rayon venait par le trou d'une nue, glissait sur le ruisseau, souriait sur la gorge précieuse d'un coq qui picorait aux rives, saisissait dans sa blancheur la moitié d'un gros chêne, décorait les guenilles jaunes d'un gamin et se perdait sur un champ d'or plein de gloriex coquelicots. Juste prit la tête de Nelly, plongea la face dans les cheveux denses et tièdes :

– Hein ! ce rayon et vos cheveux, quelles aimables choses !

[...] Cependant, blanche, nette, sérieuse, une servante apportait le grand rôti froid, les pommes de terre farineuses, et Juste saisissait le fort couteau tranchant, coupait les jolies rondelles rouges qu'il servait, en riant d'aise. Les dents aiguës de Nelly y taillaient avec une sensualité carnivore (143-145)

Ce bel équilibre se retrouve également au sein du couple que forment Nell et Juste. Car ce dernier est un peu comme Nell, l'incarnation du métissage entre le lion et le pachyderme. Autant sa compagne peut se révéler sauvage et féline, autant il s'affirme en intellectuel, en prototype du Bilatéral, initié aux grands cycles du cosmos :

C'est vers cette époque qu'il s'abandonna le plus passionnément à la fantaisie d'élever les idées de la « peuple ». Il lui dit la petitesse de la Terre, la grandeur du Soleil, la stérilité de la Lune, et comment il y avait des mondes frères du nôtre voyageant de compagnie autour du même astre (149)

Jeune ouvrière anglaise et écrivain français, les deux amants semblent ainsi disposer de tous les atouts pour faire triompher le grand rêve de



synthèse. Reste l'opposition radicale que Juste met en évidence dans sa leçon d'astronomie. La petitesse de la terre, la stérilité de la lune contrastent violemment avec la grandeur du soleil : le féminin ne peut jouer à armes égales avec le masculin. La même conviction anime, on l'a vu, l'esprit du Bilatéral, pondérée, il est vrai, par la morale du pachyderme. Mais dans le cas de Nell Horn, elle devient une menace. Car Juste, après lui avoir fait un enfant, abandonnera Nell à son sort. Il rejoindra sa France natale, laissant sa compagne dans ressources. Le chômage aidant, Nell ne trouvera d'autre façon de nourrir sa fille<sup>17</sup> que de céder à l'appel de la prostitution. On se souvient de la dernière phrase du roman : « La Sacrifiée descendit par les rues et se profana » (331). L'holocauste dont il est question de façon un peu pompeuse est évidemment celui dont est victime la femme dans une société de mâles dominateurs, de tigres et de lions. Voilà pourquoi tout autour de Nell tend à réduire sa sphère d'influence à l'ordre féminin<sup>18</sup>, voilà pourquoi elle ne cesse d'être la proie de carnassier qui ne rêvent qu'à une chose : consommer sa jeune chair<sup>19</sup>. Nell aurait dû

---

17. <sup>17</sup>La signification de cette fin eût été fort différente si Nell avait eu un fils... La petite May est bien le prolongement de sa mère, laquelle rêve de lui confectionner un « ulster » (193)...

18. <sup>18</sup>Deux scènes mériteraient d'être analysées en détails. A l'instant où Nelle va accoucher, la sage femme se présente tout d'abord comme sorte de déité féminine terrifiante : « L'énormité de Mrs Absell stupéfia Juste. Elle occupait, en largeur et en hauteur, presque toute la baie de la porte. Lui, fort et grand pourtant, paraissait un nain devant l'accoucheuse » (176-177). L'expérience impressionne si fortement le jeune père qu'il craindra par la suite de la voir se répéter. Apprenant qu'une voisine va bientôt donner le jour à un nouveau-né, il avoue à Nell que « rien ne [l']effraye comme une femme qui accouche » (194). Si Juste finit par abandonner Nell, c'est donc peut-être parce qu'il ne se sent pas de taille à réagir en homme dans la fauve société londonienne : il quitte d'ailleurs Nell pour se rendre au chevet de sa « pauvre vieille maman » (196) La seconde scène importante au regard de la féminisation de la sphère héroïque est celle qui montre Nell se rendant au chevet de son père agonisant et s'efforçant vainement de lui rendre un peu de virilité. Le sergent détective Horn est en effet un de ces individus qui cessent d'être homme au-dessous d'une certaine dose d'alcool (voir p. 39). Sur son lit de mort, privé d'alcool, il n'est guère qu'une loque humaine. Mais un rayon de soleil vient caresser le flacon de brandy, rangé sur une étagère. Nell s'en saisit, en fait boire deux cuillerées à son père. Elle ne fera cependant que retarder de quelques secondes la complète déchéance du vieil homme, bientôt terrassé par le comptement hystérique de son épouse, la bêtise de sa soeur et l'indolence de ses filles (262-265).

19. <sup>19</sup>Voi par exemple le patron de l'atelier où Nell va porter les vêtements qu'elle confectionne à façons : « Des yeux feuille-morte, comme percé de trous verts, la sclérotique jaune et très aqueuse, un front trop haut à deux pas aigus, l'oreille pleine de poils gris, le cou de vieux cuir usé, deux mains fureteuses, à coussinets énormes, à grosse fourrure rousse, l'odeur de cet homme était forte, sa voix odieusement caressante, avec deux ou trois notes brisées, crapuleuse » (237)

le comprendre bien plus tôt, la société des lions humains est profondément inégalitaire. Sa miraculeuse résurrection s'était accompagnée d'une opération pour le moins symbolique. Blessée au pied lors d'un affrontement avec son père, Nell est guérie par les mêmes médecins qui assisté impuissance à son retour inopiné à la vie et qui pratiquent sur elle une opération visant à lui retirer un « morceau d'os carié ». Boiteuse comme Oedipe ou Hephaistos, l'héroïne ne revient complètement à la vie qu'après avoir fait abandonné un peu d'elle-même à l'ordre phallique. Sacrifice difficile auquel la jeune fille ne se résout d'ailleurs pas d'emblée :

Brusquement, Nelly pensa à l'os qu'on lui avait extrait. Elle eut envie de la posséder, de la voir surtout :

- Où est mon os ? murmura-t-elle.
- Ce n'est qu'un morceau d'os.
- Laissez-le moi voir.
- Non, non, ça vous ferait mal.
- Mais c'est mon os, n'est-ce pas, j'ai le droit de la conserver ?
- Pas aujourd'hui, soyez bonne fille 8
- Mais vous me le rendrez ?
- Oui, oui, un autre jour... (78)

On s'en doute, la jeune fille ne reverra jamais cet os dont on l'a privée. Et pour cause : en renaissant à la vie fauve, elle devra peu à peu en accepter les lois. À mesure que s'affirme son côté félin, son infériorité à l'égard des grands mâles devient plus sensible. Seule et sans ressource, elle sera ainsi à la fin de son parcours broyée par la sanguinaire machine sociale des hommes. Il n'est pas jusqu'à ce qui demeurerait en elle de végétal qui ne s'associe à sa lente destruction. Ainsi, après avoir sent « un long ver tourner vertigineusement aux parois de son crâne » (221), Nell, la « tête vaguement chevaline » (ibid.), identifiera cet intrus à « une bête verte », dont le nom est « inscrit en elle à côté de "peste" et de "famine", le Locuste » (222), la terrible sauterelle de la Bible, la huitième des plaies d'Égypte, le grand destructeur – le fauve carnassier du monde végétal.

Détruite par l'ordre implacable des félins – dont la logique s'étend jusqu'à la flore –, Nell Horn apparaît comme le prototype de nombre d'héroïne au destin souvent moins lamentable. Car autant la créature féminine peut s'apparenter aux fleurs et aux organismes photophage, autant elle peut s'incarner dans diverses créatures voraces dont le corps comme les habitudes alimentaires s'offrent comme autant d'hymnes à la chair. Plusieurs contes mettent ainsi les héros aux prises avec des compagnes aux caractères parfaitement opposés: Norvégienne apparemment

impassibles et sulfureuses Argentines (« Le Vitriol cosmopolite », Une autre monde), beautés douces et rassurantes, terribles et dévorants succubes (Sur la falaise, Un autre monde). Sur le modèle de la « mangeuse d'homme », le beau sexe peut donc être aussi dangereux que le tigre, à l'instar de la belle Véréne de Vendôme (« Véréne », Un autre monde) dont le nom résume toutes les qualités vénériennes : celles, vénéneuses, de quelque grand Veneur qu'on vénère, malgré tout. Si, dans *Vamireh* comme dans *Au château des loups rouges* la femme-liane, la femme fleur est l'enjeu de combats entre les hommes-fauves, ailleurs, c'est la vierge sauvage, sanguine qui en s'imposant brutalement dans la vie de l'homme moderne, philosophe déliquescant, méditatif et véletaire, en revigore la race décadente. Belle Espagnole poussant au crime (Le Sauteur landais, La Fugitive) ou bouillante Yankee prompt à gifler un cavalier trop hardi (Les Gifles, *ibid*), elle apporte un sang neuf, une force inattendue, souvent originelle<sup>20</sup>, à l'image de ces filles plus ou moins directes d'Albion – citoyennes britanniques, australiennes ou américaines – dont beaucoup se conforment aux instincts de « l'orgueilleuse race anglo-saxonne, meurtrière du monde, carnassière des races vaincues » (Quatre Bandits, Un autre monde, 141). N'est-ce pas sous le nom de « rosbif » que la grenouille française désigne depuis le xviii<sup>e</sup> siècle les sujets de Sa très gracieuse Majesté ? Rien d'étonnant donc – d'autant moins d'ailleurs que Joseph Henri Boex passa de 1875 à 1885 dix ans à Londres, où il épousa Gertrude Holmes – à voir porter aux nues l'alliance des ennemis héréditaires : la France et la Grande-Bretagne. Nell Horn en porte la marque, mais montre également que le métissage peut également emprunter la voie sociale et réunir, par exemple, un intellectuel bourgeois et une jolie ouvrière. C'est cette forme d'hybridation pour laquelle plaide le Bilatéral, mais encore tous ces beaux esprits qu'on voit en proie à des crises de « rodolphte aiguës », nom plaisant donné par l'un des personnages de Rosny,

---

20. <sup>20</sup>C'est là un des topoi les plus prisés par Rosny. Durant son séjour à l'hôpital, Nelle Horn se rapproche d'une jeune sauvageonne qui semble être le fruit d'amours entre des parents anglais et espagnols et qui resuscite de ce fait, le temps d'une métaphore les temps préhistoriques : soignée par l'héroïne, la gamine « embellit, [devient] une attrayant petite Ibérienne », tandis qu'« un beau rire lui sourd du larynx, épanoui[t] ses traits coupés au silex » (89). Pareilles images reviennent régulièrement sous la plume de Rosny. La « fille de Morges » est ainsi une « sombre barbare » vivant en compagnie d'« un vieillard de l'Âge de pierre » (La Fille de Morges, un autre monde, p. 108). Dans ses yeux sombres dort « l'amour des commencements du monde » (*ibid.*, p. 109). En sa compagnie, le narrateur est saisi d'une impression singulière : « j'avais la sensation indécise et charmante que j'aimais cette fille sombre depuis les temps où l'homme taillait des haches dans le silex ou le porphyre » (*ibid.*, p. 110.)

Songères, à une affection singulière censé imposer au malade à se plonger dans le bas-peuple à l'instar du Rodolphe des *Mystères de Paris*. Car il se produit alors d'étranges rencontres entre le galant promeneur et sa belle plébéienne. C'est bien ce que rapporte, entre autres, un conte comme « Le Tueur » où l'on voit Songères hanter la région des Abattoirs, d'amouracher d'une certaine Georgette Gegonne et pour finir rencontrer le père de la belle, tueur de porcs de son état. Le bonhomme n'exigera pas du héros qu'il épouse sa fille, mais plus raisonnablement qu'il s'engage à l'entretenir. Tel sont les termes du contrat passé dans un charmant estaminet baptisé le « Blaireau qui saigne » (*Un autre monde*, 79). Le héros se pliera à la lettre à ses obligations et découvrira un secret plaisir à rencontrer régulièrement son quasi beau-père :

Je trouve un charme bizarre à cette parentée de la main gauche. Georgette est si parfaitement fine, si aristocratique de forme que jamais l'image du tueur ne se présente à moi que je ne voie l'Atride, roi des hommes, coupant la gorge aux agneaux, et tous les héros habiles à tuer, à dépecer le boeuf et le porc, dont l'aède glorifie le fer implacable (83)

La femme du peuple ou encore l'étrangère ont ainsi ce pouvoir fascinant qui consiste non seulement à retremper – dans le sang – le caractère amolli des mâles modernes, mais encore de les ramener à l'époque bénie où l'évolution n'avait pas encore imposé sa loi de dégénérescence au troupeau ou à la meute humaine. Durant son séjour à l'hôpital déjà, Nell Horn s'était rapproché d'une jeune sauvageonne d'origine espagnole espagnole qui avait permis de resusciter le temps d'une métaphore les temps préhistoriques : soignée par l'héroïne, la gamine avait embelli, devenant une attrayant petite Ibérienne », tandis qu' »un beau rire lui sourdait du larynx, épanouissait ses traits coupés au silex » (89). Pareilles images reviendront régulièrement sous la plume de Rosny. La « fille de Morges » est ainsi une « sombre barbare » vivant en compagnie d' « un vieillard de l'Âge de pierre » (*La Fille de Morges*, un autre monde, p. 108). Dans ses yeux sombres dort « l'amour des commencements du monde » (*ibid.*, p. 109). En sa compagnie, le narrateur est saisi d'une impression singulière : « j'avais la sensation indécise et charmante que j'aimais cette fille sombre depuis les temps où l'homme taillait des haches dans le silex ou le porphyre » (*ibid.*, p. 110.). Il n'est donc pas étonnant qu'auprès de telles compagnes, l'homme retrouve ses instincts les plus anciens, ceux qui lui font suivre soit la voie du lion, soit celle du pachydemre – voire, les deux ensemble...

Ainsi c'est bien toute l'oeuvre qui s'organise autour de ces deux figures

cardinales, autour de ces deux totems qu'on voit se dresser aussi bien au parage des romans réalistes que du côté des aventures préhistoriques ou des contes fantastiques. Cohérence fabuleuse dont les deux premiers romans, *Nell Horn* et *Le Bilatéral* portent indiscutablement la marque. À lire l'« Avertissement on comprend aisément pourquoi :

Le lecteur trouvera, dans ce livre de moeurs londonniennes, quelques anglicismes. L'auteur a cru rendre ainsi plus vivement des traits de moeurs et de caractère.

Le métissage n'est donc, on le voit bien par qu'une affaire de protagonistes. Elle touche également la langue. Devenue prédicatrice à l'Armée du Salut, l'héroïne elle-même combine de « vivaces et jolies métaphores » avec « son argot d'ouvrière » (26). Sur son modèle, le narrateur rosnyen se plaira à régénérer son lexique, à lui insuffler un sang neuf. Ici, un parent « crève son pneu », ou « claque » (*Mort de la Terre*, p. 324, 327). Là, de joyeux noceurs cherchant à s'assurer de la virginité d'une jeune fille lui demande, si elle est encore « mascote » (*Un autre monde*, 240). Ailleurs ce sont des prostituées qui deviennent des « mascotes à la détrempe » (*Mort de la terre*, 303) ou s'offrent comme des « choucroutes garnies » (*ibid.*, p 302). Dans tel conte de *L'Épave*, un souteneur dénommé « Mal-Réchauffé dit Cogne-double [...] s'enfil[e] des amers » (« Casque de cuivre », *L'Épave*, 323). Dans tel autre récit de *L'Assassin surnaturel* on est « en proie à la mouise » et l'on fait montre de sa « platine » sitôt qu'on a la langue bien pendue (« *La Dame du palier* », loc. cit., p. 131). Certes il faut faire la part du procédé. Marqué par l'époque de ses débuts littéraires, Rosny ne s'est jamais tout à fait débarrassés des tics de l'écriture artiste. Termes recherchés, techniques, oubliés, étrangers et argotiques ne doivent pas tout cependant aux modes du temps. Si le mot inattendu vient revigorer le lexique lui apportant cette vivacité, cette jeunesse propre au fauve, il n'est pas seulement au service du dynamisme. Il procède aussi des tendances contemplatives du pachyderme, insuffle son rythme à la description, rehaussant les vastes peintures dans lesquelles, avec un lyrisme, un souffle presque hugolien, Rosny s'emploie à chanter les merveilles de la nature :

Les bonnes plantes étaient prêtes à s'immerger dans les ténèbres [...]. Dans les petits arbres, c'était un allongement de myriades de pattes, à coudes délicieux, de traits à l'encre de Chine, tantôt profilés par la main du plus harmonique artiste, tantôt jetés comme un gribouillis d'enfant traînant une plume sur le papier.

Des grâces mouraient, des rouillures, des oydes veloutés, des poudres de

cryptogames sur' les colonnes noirâtres ; les poiles d'une liane tapis sur un arbre, dévorant ses bgranches ; des pénombres fermant les massifs ; un entrmèlement de couleurs usées traînant à côté de la malachite de l'herbe, de vagues toisons rousses, des tissus d'aranéide et, indomptables sous leur imortelle couverture, des conifères en bataille, les larges mains horizontales de abiès, les ciprès nués de clartés de chrysopales sur leur pleureuse fourrure, les pins hérissés en aiguillettes; des lauriers, des buis globulaires, des houx perdus dans leur âore rêve, et un gros oiseau, embarrassé quelque part entre les branches, remuant ses ailes févbriles d'un bruit adorable dans la catalepsie hivernale, la seule rumeur chaude de ce froid soir philosophique (4-5)

L'allusion à la création artistique – aux traits à l'encre de Chine – en est la preuve<sup>21</sup> : ce qui, en fin de compte, est en jeu dans ce rêve de synthèse qui, décidément, gouverne toute l'oeuvre – du motif thématique à son rendu littéraire –, c'est bien une forme singulière d'aventure – c'est l'aventure d'une écriture...

---

21. <sup>21</sup>La encore, il s'agit d'un trait récurrent chez Rosny. Pour n'emprunter que deux autres exemples au Bilatéral (p. 83 et 177)